



**Syria**

Archéologie, art et histoire

**92 | 2015**

**Dossier : Bains de Jordanie, actualité des études  
thermales**

---

**Dominik BONATZ & Lutz MARTIN (dir.), *100 Jahre archäologische Feldforschungen in Nordost-Syrien – eine Bilanz (Schriften der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 18)***

**Bertille Lyonnet**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/syria/3774>

DOI : [10.4000/syria.3774](https://doi.org/10.4000/syria.3774)

ISSN : 2076-8435

**Éditeur**

IFPO - Institut français du Proche-Orient

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 429-444

ISBN : 9782351597149

ISSN : 0039-7946

**Référence électronique**

Bertille Lyonnet, « Dominik BONATZ & Lutz MARTIN (dir.), *100 Jahre archäologische Feldforschungen in Nordost-Syrien – eine Bilanz (Schriften der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 18)* », *Syria* [En ligne], 92 | 2015, mis en ligne le 12 février 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/3774> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.3774>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Presses IFPO

---

# Dominik BONATZ & Lutz MARTIN (dir.), *100 Jahre archäologische Feldforschungen in Nordost-Syrien – eine Bilanz (Schriften der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 18)*

Bertille Lyonnet

---

## RÉFÉRENCE

Dominik BONATZ & Lutz MARTIN (dir.), *100 Jahre archäologische Feldforschungen in Nordost-Syrien – eine Bilanz (Schriften der Max Freiherr von Oppenheim-Stiftung 18)*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2013, 311 p., ISBN 978-3-447-10009-0.

- 1 Le livre fait suite à l'inauguration d'une exposition au Vorderasiatischen Museum de Berlin en 2011 à l'occasion du centenaire des fouilles de Tell Halaf. Les statues découvertes sur ce site et autrefois exposées dans le musée de Tell Halaf mais détruites pendant la Seconde Guerre mondiale y ont été présentées restaurées et un symposium fut organisé, réunissant les fouilleurs des principaux sites de la Djézireh syrienne. 17 articles principalement en anglais et en allemand, et deux en français, composent cet ouvrage qui couvre les périodes allant du Néolithique à la période byzantine.
- 2 Les trois premiers articles peuvent être considérés comme l'introduction, par leur présentation très générale. Le premier, « Archaeological Research in Northeastern Syria, the First 100 Years (1850-1950) », par J. Oates, fait l'historique des toutes premières recherches dans la région à partir de 1850, avec les découvertes de Layard à Tell Ajaja. Elle rappelle la riche origine du baron Max von Oppenheim, qui n'était pas archéologue. Son article donne lieu à quelques anecdotes autour d'Agatha Christie et à des informations intéressantes comme des remarques ethnographiques, d'autres sur

l'évolution de l'environnement, ou encore des indications sur certains sites non encore fouillés mais qui mériteraient de l'être, visités lors des jours de sorties de l'équipe de Tell Brak. Le deuxième article, « Les fouilles actuelles dans le nord-est de la Syrie », par A. M. Baghdo, liste par ordre chronologique toutes les périodes mises au jour, depuis le Néolithique pré-céramique jusqu'à la période islamique, sur tous les sites fouillés (50) dans le triangle du Khabour. De loin, la période la plus prodigue est la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire avec une occupation sur 40 de ces sites. L'article de S. A. Ghafour qui suit, « From Tell Halaf to Aleppo. The Tell Halaf Collection in the Aleppo National Museum » rend compte des aléas subis par les sculptures et bas-reliefs découverts par le baron von Oppenheim, depuis l'interruption de la fouille en raison de la Première Guerre mondiale et la disparition de certains bas-reliefs dans les ruines de la maison de fouilles, au partage entre les musées à la fin des années 1920 (Berlin, Alep), jusqu'au bombardement du Musée de Berlin en 1943, où les pièces furent réduites en miettes, et à leur restauration finale actuelle. Le sort des pièces qui étaient le fondement du Musée archéologique d'Alep ne sera, hélas, probablement pas meilleur. La terrible guerre et la destruction du patrimoine que connaît la Syrie aujourd'hui ne sont pas du tout mentionnées dans cet ouvrage, car lorsqu'eut lieu le symposium, il ne s'agissait encore que d'une contestation locale.

- 3 À partir de l'article de Peter Akkermans, l'ouvrage se concentre sur les résultats synthétiques des fouilles principales de Syrie du Nord-Est. En quelques pages, chaque auteur nous donne la substance de ses recherches faites pendant plusieurs années (entre cinq et une trentaine, selon les cas), et s'arrête sur les projets à venir. Les articles suivent un ordre chronologique à partir du Néolithique.
- 4 Dans « Tell Sabi Abyad, or the Ruins of the White Boy. A Short History of Research into the Late Neolithic of Northern Syria », P. Akkermans nous fait part des extraordinaires découvertes faites sur le Balikh depuis 1986, qu'il résume ici de façon très concise. Il montre la complexité de la formation du tell actuel issu de l'agglomération de plusieurs petits villages, ainsi que l'importance de l'alluvionnement et/ou de l'apport éolien qui ont partiellement enterré les niveaux les plus anciens. Les fouilles, faites sur trois buttes différentes, ont mis au jour une occupation remontant à la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> millénaire et s'étendant sur tout le VII<sup>e</sup> jusqu'au début du VI<sup>e</sup> millénaire. Elles ont conduit à la découverte des premiers plans tripartites de la région (dès le PPNB, seconde moitié du VIII<sup>e</sup> millénaire), ainsi qu'à celle des premières céramiques, d'abord à dégraissant minéral et déjà parfois à décor peint (à partir de 7000) puis remplacées vers 6700 par des vases plus frustes à dégraissant végétal. On y voit l'apparition des premières *tholoi* (autour de 6500) et le développement de toute une gestion administrative complexe, avec impressions de sceaux et de jetons à partir de la fin du VII<sup>e</sup> millénaire, à peu près au moment où apparaissent aussi les premiers tessons dans le style de Samarra et la poterie dite « de Halaf ». Faites en extension suffisante, elles montrent clairement les associations entre les différents types d'architecture, rectangulaire et circulaire, les plateformes de briques et les cours entre les bâtiments. L'auteur donne aussi de nombreux détails sur les matériaux utilisés. Un très grand nombre de bâtiments rectangulaires, aux pièces en forme de caissons souvent sans portes, sont interprétés comme des greniers. Une grande quantité de grains brûlés a été mise au jour en particulier dans le « Burnt Village » à la fin du VII<sup>e</sup> millénaire. On voit déjà dans les descriptions faites par l'auteur tous les prémices des cultures qui vont suivre : bâtiments à niches, sols plâtrés, remplissage des bâtiments pour en faire des plateformes sur lesquelles apparaissent de nouvelles constructions ou gestion

administrative avec impressions de sceaux et jetons. À tout ceci s'ajoutent la découverte de tombes, surtout d'enfants, et, dans les zones abandonnées du site, de trois cimetières avec tombes d'enfants et d'adultes. Si la majorité des tombes sont individuelles en fosses, on note aussi quelques cas d'inhumations doubles et la présence de plusieurs tombes collectives (« death-pits ») comprenant adultes et enfants.

- 5 Jörg Becker, avec « Tell Halaf – Die prähistorischen Schichten – Neue Einblicke », présente d'abord brièvement les nombreuses découvertes de la période de Halaf (VI<sup>e</sup> millénaire jusqu'à la période transitionnelle avec l'Obeid) faites sur les sites fouillés du triangle du Khabour, dont Chagar Bazar, Tell Aqab, Tell Boueid II, Tell Kashkashok I, Khazne II, etc. Il s'attache ensuite aux découvertes préhistoriques d'Oppenheim sur le Tell Halaf, faites surtout lors de sa dernière campagne de fouilles en 1929. Les méthodes de l'époque, avec 560 ouvriers et cinq architectes, ont mis au jour une grande quantité de matériel sur une épaisseur d'environ 5,50 m. Selon une classification faite par H. Schmidt, le niveau le plus ancien est caractérisé par sa céramique dite « altmonochrome », puis suivent divers groupes de céramique, le plus souvent peinte, jusqu'à un groupe D sans décor. J. Becker relie ces groupes à des céramiques que l'on connaît mieux désormais, ce qui montre des mélanges avec du matériel du Chalcolithique récent, voire avec celui de l'âge du Fer. Ceci le conduit à réévaluer la succession typo-chronologique de la céramique préhistorique du site. Sur la base de comparaisons, il démontre la continuité dans l'occupation du site depuis le Pré-Halaf (seconde moitié du VII<sup>e</sup> millénaire) jusqu'au Late Chalcolithic 1-2 (première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire). Il présente ensuite les nouvelles fouilles syro-allemandes commencées en 2006 dans le but de préciser cette longue chronologie, d'étudier l'organisation des occupations successives et de faire toutes les études complémentaires sur le matériel et les vestiges botaniques et fauniques. Dans la zone du Palais Ouest et de la porte des Scorpions, pour la première fois sur le site, deux bâtiments circulaires ont été fouillés, datés l'un de la phase Halaf IIa (moyen Halaf) et l'autre de la phase IIb (fin Halaf). Tous les deux sont partitionnés, l'un par des murs parallèles, l'autre par une construction formant un triangle de petites dimensions. Sur le flanc nord du tell, la couche Halaf IIb a été ouverte sur une grande échelle, mettant au jour trois bâtiments circulaires dont le plus grand a un diamètre de 7 m et possède à l'intérieur une construction triangulaire identique à celle décrite précédemment. Ils sont chacun associés à un bâtiment rectangulaire (plan en forme de trou de serrure). Les niveaux postérieurs ont livré du matériel de la transition Halaf-Obeid, puis cette zone est abandonnée jusqu'à la période du Chalcolithique récent. Le matériel le plus caractéristique dans ces deux chantiers est la céramique, mais s'y ajoutent quelques sceaux ou amulettes à décor géométrique et des figurines féminines souvent peintes. Seuls les restes botaniques ont pu être étudiés un peu en détail, tandis que des analyses XRF faites sur l'obsidienne avec un appareil portable ont montré qu'elle provenait principalement de Turquie orientale.
- 6 C'est à Augusta McMahon que revient la présentation de Tell Brak pour les périodes les plus anciennes connues et fouillées à ce jour avec « Tell Brak. Early Northern Mesopotamian Urbanism, Economic Complexity and Social Stress, 5th-4th millennia BC ». Le site est le plus grand et le plus complexe des sites de Syrie du Nord-Est. Il témoigne d'une occupation au moins depuis le VII<sup>e</sup> millénaire jusqu'à la période médio-assyrienne (fin du II<sup>e</sup> millénaire av. n. è.). Sa situation, dans une zone à la limite de l'isohyète des 250 mm de pluie nécessaires pour l'agriculture sèche, témoigne, selon elle, du « pouvoir du lieu ». L'auteur commence par l'historique des fouilles, depuis celles de Max Mallowan en 1937-1938 et ses découvertes du « Eye Temple », daté

désormais du IV<sup>e</sup> millénaire, et du palais de Naram-Sin, vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Les fouilles furent ensuite reprises par D. and J. Oates en 1976, qui ont surtout travaillé sur le III<sup>e</sup> millénaire, mais aussi sur le palais et le temple mitanniens sur le point le plus haut du site. Plusieurs directeurs de fouilles (R. Matthews, G. Emberling et H. McDonald) se sont ensuite succédés rapidement entre 1994 et 2006, chacun apportant une contribution importante à l'histoire du site, en particulier pour le IV<sup>e</sup> millénaire ou le milieu du III<sup>e</sup> millénaire. L'auteur a pris la suite en 2006 et a voulu orienter les recherches sur la naissance de l'urbanisme, sur les changements socio-économiques et politiques ainsi que sur ceux de l'environnement et les adaptations éventuelles. Dans ce but, des fouilles ont été menées sur deux des petits tells satellites tandis que les fouilles continuaient en TW sur le tell central. Ceci, allié aux travaux antérieurs de fouilles et de prospections, montre que Brak avait déjà atteint une surface de 130 ha au Chalcolithique récent (LC3) et que l'occupation à la phase 2 précédente était certainement déjà très importante en raison de la présence de grands bâtiments publics. Contrairement à une idée longtemps admise, l'urbanisation en Mésopotamie du Nord pourrait donc être antérieure à celle qu'a connue le Sud et, en tout cas, semble être originale et ne rien lui devoir. De plus, les fouilles sur les sites satellites ont confirmé qu'ils avaient surtout servi de zone de production, pour les potiers (présence de fours) et les teinturiers-tanneurs (découverte d'une fosse construite, avec résidus d'urine et de matières fécales), datée du Chalcolithique récent 3. Cette zone extérieure aurait aussi servi de dépotoir pour la céramique rejetée du site principal. Enfin, elle aurait également été utilisée comme cimetière, une découverte qui vient combler un grand vide pour cette période. Sur l'un des petits tells, neuf adultes ont été découverts, en position fléchie dans des fosses, ainsi que huit enfants dans des jarres scellées par des assiettes ou des bols. Aucun matériel ne les accompagnait. Le Tell Majnuna, quant à lui, a livré des inhumations collectives où les squelettes incomplets sont entremêlés, interprétés comme reliés à un épisode violent. Des outils faits sur des fémurs et tibias humains, voire la possible utilisation de crânes comme trophées, conduisent l'auteur à poser la question de l'identité de ces morts, lesquels pourraient représenter des révoltés de la classe pauvre dans une société où la hiérarchie était devenue écrasante.

- 7 Avec l'article de Dietrich Sürenhagen « Die Hausinventare von Habuba Kabira-Süd und das Ende der Stadt », on sort du cadre strict de la Djézireh puisqu'on se trouve sur les rives de l'Euphrate. L'auteur rappelle que Habuba Kabira Sud, fouillé de 1969 à 1975 par E. Heinrich et E. Strommenger, a été l'une des découvertes majeures faites lors des travaux de sauvetage pour la construction du barrage de Tabqa. Elle a démontré la présence de colons sumériens à près d'un millier de kilomètres d'Uruk à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire. Les fouilles ont dégagé de grandes surfaces mais les recherches stratigraphiques sont restées limitées. La ville forme un trapèze de 8,50 ha entouré par un mur en pisé ouvert par deux portes. Au sud se trouve le Tell Qannas, avec ses constructions monumentales et son *temenos* entourés d'un mur, qui devait être le centre à la fois du culte et de l'administration. La ville était clairement planifiée, avec son système de rues et de canalisations formant des quartiers, ses maisons standardisées construites en briques crues de section carrée. Au total, 56 maisons ont été dégagées, entièrement ou partiellement, dans 17 quartiers, sur deux niveaux seulement dont la durée de vie est estimée entre 50 et 150 ans. Les reconstructions ont souvent porté sur la partie centrale de la maison tandis que les ailes latérales montraient seulement des changements dans leurs fonctions. La population de la ville a été estimée entre 6 000 et 8 000 personnes, mais elle aurait pu être deux fois plus

nombreuse en raison de la présence d'une banlieue densément occupée au sud-ouest de la ville, d'une surface à peu près identique. L'hypothèse d'un centre urbain colonial fut modifiée lorsqu'on mit au jour d'autres sites à peu près contemporains. Ce fut le cas de Jebel Aruda, à 10 km au nord, lequel est une ville miniature puisqu'il atteste, sur 2,50 ha seulement, un quartier d'habitation et un centre administratif et de culte, avec un matériel identique à celui de Habuba. Ce fut aussi celui de Sheikh Hassan, situé de l'autre côté de l'Euphrate, avec sa ville de 2 ha entourée d'un mur mais où aucune démarcation claire entre les bâtiments sacrés et profanes n'apparaît. Ce site, d'abord considéré comme contemporain de Habuba, fut ensuite redaté de 3700 av. n. è. Au final, sur une longueur d'environ 450 km le long de l'Euphrate, 26 sites de la fin de l'époque sumérienne (datée entre Sheikh Hassan et Habuba) ont été découverts et se répartissent en cinq groupes autour de Jebel Aruda, qui devait être le centre de culte et d'administration régional. On voit donc l'installation d'une succession de migrants issus de Babylonie pendant environ 700 ans, laquelle ne s'est pas toujours faite pacifiquement, à en juger par les fouilles de Hamoukar. Bien qu'apparemment ils n'aient pas été en contact avec leur région d'origine, ils ont conservé leur identité culturelle. D'autres groupes se sont installés au Khuzistan, à l'est du Tigre, en Djézireh et le long du haut Euphrate. Les raisons de la fin de ce phénomène d'« expansion urukéenne » restent inconnues mais il se serait produit avant l'invention de l'écriture puisqu'aucune tablette du type de celles d'Uruk IVc n'a été trouvée sur ces sites. L'auteur aborde ensuite le sujet énoncé dans le titre, à savoir comprendre les circonstances du départ des habitants à la fin de la ville en s'appuyant sur des inventaires intacts trouvés *in situ*, en particulier les poteries, les sceaux ou divers objets de calcul qui montrent un contrôle des marchandises et permettent de comprendre la fonction des pièces. Il prend divers exemples de maisons, tripartites ou non, considère que tous les problèmes stratigraphiques ne sont pas résolus et que, malgré la présence de couches cendreuses, on ne peut pas affirmer que ces maisons aient été détruites par le feu et que le toit se soit effondré sur des vases en place. Il considère que seuls les vases complets pourraient réellement attester leur utilisation jusqu'au dernier état de la ville. Ceci élimine beaucoup de possibilités d'étude de la phase terminale. Avec celles qui restent, l'auteur continue d'exercer son regard critique et se demande de quand datent les déblais qui remplissent les bâtiments dont les murs apparaissent immédiatement à la surface. Il propose qu'ils aient été détruits soit dans le but d'une reconstruction qui finalement n'a jamais eu lieu, soit dans le but de laisser la zone inhabitable. C'est cette solution qu'il retient en se fondant sur les découvertes faites dans le bâtiment 40, à savoir un groupe de scellements de portes avec impressions de sceaux dont la qualité est largement supérieure à celle qu'on trouve habituellement dans la ville, et dont les meilleures comparaisons se trouvent à Tell Qannas, où les maisons de culte tripartites et les magasins ont été détruits par le feu. Ceci montrerait une interaction entre le centre administratif (Qannas) et une maison de la ville de Habuba. Il en déduit que la fin de la ville n'est pas nécessairement due à des gens de l'extérieur mais peut avoir été provoquée par les habitants et leurs élites.

- 8 Le III<sup>e</sup> millénaire fait l'objet de plusieurs articles dont celui de Harvey Weiss « Tell Leilan and the Dynamics of Social and Environmental Forces across the Mesopotamian Dry-Farming Landscape ». L'auteur place d'emblée le site (90 ha *intra muros*) dans le cadre d'une région particulièrement favorable à l'agriculture sèche, qui en faisait l'un des centres principaux de production des céréales de Mésopotamie du Nord. Les recherches sur et autour du site (fouilles, prospections, études environnementales) ont

commencé en 1978. L'auteur les présente ensemble et nous donne ici une synthèse des résultats en procédant par étapes chronologiques successives. L'occupation la plus ancienne observée remonte à la période d'Obeid 3-4. Pendant la période d'Uruk (ou Leilan IV), les données les plus intéressantes proviennent des prospections montrant, surtout dans le Wadi Radd, l'existence de sites importants au Moyen Uruk et de quelques établissements de l'Uruk final dont l'un serait vraisemblablement une colonie. Si les causes de cette présence sud-mésopotamienne restent mystérieuses, du moins l'auteur évoque pour sa fin, soudaine et générale, un phénomène d'aridification en 3200 av. n.è. Ceci aurait conduit à une réduction de la taille des établissements et à l'émergence d'un contrôle uniquement politique. L'occupation de la région ne se manifeste alors plus que par de petits villages (Leilan IIIa), leur développement est progressif et lent (Leilan IIIb et IIIc) et aucun contact ne se perçoit avec l'extérieur. Ceci change brusquement autour de 2600 av. n.è. (Leilan IIIId), à la fin de la période Ninivite 5. On assiste alors à la seconde révolution urbaine, après celle d'Uruk. Leilan atteint sa taille maximale et est entourée d'un mur, de même que l'acropole. Des bâtiments publics et des greniers centralisés montrent l'apparition d'une organisation étatique. Selon l'auteur, la présence, dans la ville basse, d'une rue conduisant directement à l'acropole ferait de la ville un centre urbain à plan radial comparable à celui de Tell Chuera, avec des quartiers d'habitation et des systèmes d'évacuation des eaux, sans trace, là, de contrôle administratif. Les changements observés n'atteignent pas encore la culture matérielle qui se poursuit dans la tradition précédente. Ce n'est que pendant la période IIa qu'on voit l'apparition de bols produits en masse et sans décor. Un palais est attesté sur l'acropole mais n'a pas encore été fouillé. Les impressions de sceaux de cette période comportent alors fréquemment des scènes de banquet faites dans un style local mais issu de celles connues au Dynastique archaïque II et III du sud de la Mésopotamie, comme pour légitimer la classe régnante. Cette phase de transformation aurait facilité la pénétration des Akkadiens (Leilan IIb). Leurs premières traces sont attestées à Leilan dans la pièce des scribes (Leilan IIb3), datée sur graines de 2433-2315 av. n.è., ce qui est plus ancien que la chronologie moyenne généralement adoptée fondée sur l'épigraphie. La pénétration akkadienne aurait été pacifique selon l'auteur, bien qu'il indique que le palais de la période IIa a été rasé et brûlé. Il est remplacé par un bâtiment administratif construit en Leilan IIb, qui aurait vécu un demi-siècle. Un grenier ainsi que des meules et des fours en batterie associés à divers artefacts liés à l'administration (tablettes, dont certaines en cours de préparation, scellements, *sila-bowls*) montrent que l'un des buts de la conquête akkadienne était de se procurer les céréales dont leur capitale manquait. Le palais était géré par des administrateurs à la fois locaux et akkadiens. À cette époque, le site s'agrandit encore pour atteindre 140 ha. Au cours de la dernière phase d'occupation akkadienne (Leilan IIb1), attestée par quelques documents administratifs, la construction d'un bâtiment aux murs de briques de 2 m de large sur fondation de blocs de basalte est commencée. Mais ce bâtiment et la ville basse sont tout à coup abandonnés. La date de cet événement, fournie par 21 datations radiocarbone, se situe entre 2254 et 2220 av. n.è. L'abandon n'est toutefois pas total puisqu'une maison est construite par-dessus le bâtiment abandonné. Sa durée de vie est estimée à 30 ou 50 ans (Leilan IIc). À la même époque, on constate une forte réduction dans l'occupation des sites de toute la région et ceci est aussi confirmé par les prospections autour de Leilan. Suit une période d'environ 200 ans au cours de laquelle le haut Khabour est presque totalement abandonné. Ceci est dû à une abrupte aridification et à un refroidissement



enregistrés dans plusieurs types de sources paléo-climatiques depuis l'Espagne jusqu'à l'Iran mais particulièrement notoires au Moyen-Orient. Les précipitations reviennent tout aussi subitement autour de 1900 av. n. è. Au cours de cette période sèche, on constate une modification dans le mode de vie, avec nomadisme ou habitat concentré sur les zones d'eaux pérennes. Avec le retour à des conditions climatiques plus clémentes, la population s'accroît à nouveau comme le montre la présence de nombreux petits villages, tandis qu'à Leilan s'installe Shamshi-Adad, chef des Amorrites, qui en fait sa capitale, connue par les textes et des scellements sous le nom de Shubat-Enlil, laquelle est presque vide. La façade du temple sur l'acropole et l'iconographie des sceaux témoignent de l'introduction de styles babyloniens tandis que son plan annonce ceux d'Assyrie quelques siècles plus tard. Le palais se trouvait dans la ville basse mais n'a été que très partiellement fouillé. Un autre palais fut édifié ailleurs dans la ville basse pour un de ses successeurs. De nombreux documents épigraphiques proviennent des deux bâtiments. Après 1700, on constate à nouveau un abandon et un déclin de l'occupation de la région et Leilan ne reviendra jamais sur le devant de la scène. Les prospections montrent qu'au xv<sup>e</sup> s. av. n. è., le Tell Farfara prend une grande importance et certains considèrent qu'il pourrait s'agir de Waššukanni, l'une des capitales du royaume de Mitanni. L'auteur termine par un parallèle moderne avec l'histoire ancienne en mentionnant le déclin avéré de la région au cours de la période ottomane et son occupation par des nomades mentionnée par les récits de voyageurs. Il l'explique par le petit âge glaciaire du xvi<sup>e</sup> s. et la poursuite de ces mauvaises conditions climatiques jusqu'au xix<sup>e</sup> s., repérés grâce à des analyses polliniques datées par <sup>14</sup>C faites sur des prélèvements pris le long de l'oued de Tell Leilan. La ligne ferroviaire jusqu'à Bagdad au début du xx<sup>e</sup> s., nouvelle intrusion étrangère, fut créée peu après le retour de conditions favorables et la réinstallation de populations et facilitait, à nouveau, le transport des céréales et le retour de la richesse dans la Djézireh syrienne.

- 9 Jan-Waalke Meyer, avec « Stadtgründung, Stadtstruktur und Zentralität. Zur Stellung von Tell Chuera bei der Urbanisierung Nordostsyriens » poursuit cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. Il évoque rapidement les découvreurs et fouilleurs successifs (dont le baron von Oppenheim) du site mais n'indique jamais son appartenance aux *Kranzhügel*, ni sa taille. Il rappelle la chronologie relative établie par W. Orthmann en deux périodes principales, la Période I correspondant au Bronze ancien et la Période II à la fin de l'âge du Bronze (périodes mitannienne et médio-assyrienne). La longue période I fut subdivisée en IC à IE sur la base de la céramique, laissant les phases IA et IB pour des niveaux plus anciens à venir. Sous la direction de l'auteur, à partir de 1998, un programme de prospections géomagnétiques mit en évidence les structures architecturales sous la surface tant à Chuera que sur d'autres sites des environs comme Kharab Sayyar et Mgeddi. Puis tout un projet de recherches régional fut engagé, englobant ces sites et le site halafien de Tell Tawila en association avec une prospection détaillée, des recherches géomorphologiques, des études satellitaires, des recherches sur l'évolution du paysage et son exploitation au cours du temps par le biais d'analyses palynologiques, archéobotaniques et archéozoologiques, et enfin des séries de datation <sup>14</sup>C. Les recherches géomagnétiques faites à Tell Chuera ont montré une remarquable planification de l'ensemble du site au cours de sa phase la plus récente (ID et IE, ou Bronze ancien IVA). Des sondages furent entrepris sur les niveaux inférieurs, en particulier le long de l'axe central, pour connaître la date initiale de la fondation de la ville sous cette forme. Ils ont montré la présence de tessons du Chalcolithique récent



(LC2), sur une zone couvrant peut-être toute la ville haute. Après un hiatus, la ville circulaire fut fondée au BA I, en 3100 av. n. è. (phase IA) et n'était alors constituée que de la ville haute, mais elle avait déjà toutes ses caractéristiques urbaines comme sa place centrale, son axe principal et son mur extérieur avec porte. Cette dernière, comme le mur, sera légèrement décalée vers le sud en direction de la ville basse au cours de la phase IC (BA III). L'agglomération étendue vers la ville basse et ses diverses rues radiales ne sont connues qu'à partir de la phase IB (BA II) mais l'auteur considère que ce plan était probablement prévu dès l'origine. Autour du Steinbau VI, à peu près au centre de la ville, un *temenos* plus ou moins ovale entourant un temple à antes a été mis en évidence par les prospections géomagnétiques. Les fouilles menées dans cette zone ont montré une succession de 5 phases architecturales datées du BA III (phase IC) et IVA (phase ID), toutes avec le même agencement intérieur. Un temple antérieur existait déjà à cet endroit pendant la période IB, comme l'atteste la découverte d'un bucrâne de bœuf sauvage, mais on ne sait pas quelle était sa forme architecturale. Rien n'a été observé qui remonterait à la période IA. Dans la ville basse, les prospections géophysiques ont pointé l'existence de plusieurs complexes fermés, entourés par des espaces vides. De nombreuses installations ont été mises au jour dans l'une de ces structures. Il pourrait s'agir d'un quartier artisanal et de stockage, sans qu'on puisse exclure des maisons d'habitation. Une étude micro-stratigraphique d'une des rues pavées de pierres a montré le passage fréquent d'hommes et d'animaux (moutons et chèvres). La fouille d'une section du mur extérieur de la ville haute a montré qu'il a été construit au moins à partir de la phase ID, en briques et par sections séparées lui donnant un aspect polygonal. Un glacis, des tours plus ou moins régulièrement espacées et un avant-mur étroit le protégeaient. Enfin, à l'extérieur de la ville, a été trouvée une zone exclusivement artisanale le long d'un canal issu de l'oued. Les prospections faites autour du site, bien qu'incomplètes, indiquent un réseau dense d'occupation dès l'époque de la fondation du site. Des structures linéaires, canaux ou *hollow ways*, ont été remarqués. Les canaux, tout comme les importantes canalisations trouvées dans la ville, montrent que l'eau était plus abondante au III<sup>e</sup> millénaire et qu'on ne peut exclure l'usage de l'irrigation. La planification observée, tant de la ville que de la région qui l'entoure, et l'importance des constructions témoignent de l'existence d'un pouvoir politique fort, visible par la présence du palais à partir de IC, mais probablement déjà là dès la fondation de la ville. La population urbaine contribuait certainement aux récoltes, comme l'atteste la présence de faucilles dans presque toutes les maisons, mais se consacrait essentiellement aux constructions des divers bâtiments et remparts et aux activités artisanales. La dernière campagne prévue en 2011 n'a pas pu avoir lieu.

- 10 Avec « A Synopsis of the Euro-Syrian Excavations at Tell Beydar », Alexander Pruss continue cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. Il rappelle que le site de 22 ha fait partie des *Kranzhügel*, ces sites circulaires entourés d'une ville basse. Il fait brièvement état des recherches qui ont précédé les fouilles régulières commencées en 1992 sous la direction de M. Lebeau et qui se sont ensuite développées avec diverses équipes européennes et syriennes. Dix-sept campagnes ont eu lieu jusqu'en 2010. Quelques tessons montrent une occupation de la ville, probablement installée sur un ancien tell de la période de Halaf, remontant à la période EJZ (Early Jazirah) 1 (XXIX<sup>e</sup> et XXVIII<sup>e</sup> s. av. n. è.) et perdurant, tant sur la ville haute que sur la ville basse, jusqu'à la fin de EJZ 2 (ca 2570). À la fin de cette phase, des inhumations sont installées sur le rempart extérieur déjà tombé en désuétude. En EJZ 3 et 4 (ca 2570-2100), la ville n'est plus occupée que sur la

ville haute. La période urbaine la plus intense (extension maximale 7 ha) date de EJZ 3b (2425-2340) et a fourni des archives administratives. Pendant EJZ 4, l'occupation se réduit fortement (1,50 ha), puis la ville est abandonnée, probablement en raison de la crise environnementale majeure qu'a connue la région. Elle ne sera réoccupée à nouveau sur toute la ville haute que pendant une courte période à l'époque hellénistique. L'auteur se concentre ici sur la période EJZ 3b qui a fourni 247 documents cunéiformes dont 231 datent de la fin de Beydar IIIb (autour de 2350) et 16 d'une cinquantaine d'années auparavant. Sauf un fragment en sumérien, tous sont écrits en akkadien et consistent essentiellement en listes de rations, très probablement du grain (orge). D'après les archives d'Ébla, on suppose que cette ville était Nabada, mentionnée comme faisant partie du royaume de Nagar identifié avec Tell Brak. La population de la ville est estimée à 2 000 habitants, dont la majeure partie aurait habité dans des maisons situées sur la ville haute. Le mur à l'extérieur de la ville basse était probablement percé de sept portes à en juger par la fouille de l'une d'elles. Une des rues radiales de la ville y conduisait. Des rues en anneau et des ruelles complétaient le système de voirie, comparé à celui de Chuera ou de Rawda. Les rues radiales n'allaient pas jusqu'au centre même de la ville haute mais s'arrêtaient à une rue en anneau qui entourait l'acropole dont l'accès était très contrôlé. Seulement 1,18 ha de cette ville administrative a été fouillé. Même si le choix des fouilles relève en grande partie du hasard, l'auteur note que la part importante des découvertes associées à des zones de stockage et à des ateliers (28,8 %), comparée à celles des temples (16,5 %), des palais (14,4 %) et de l'habitat (13,6 %), est certainement significative. Ces zones sont clairement dissociées de l'habitat, probablement pour en faciliter le contrôle administratif. On considère comme un palais le complexe architectural (pièces disposées autour d'une cour centrale pavée de briques) situé au cœur de la ville haute, au sommet d'une série de terrasses. Ce palais de l'acropole a connu quatre phases d'utilisation au cours de la période EJZ 3b et comprenait des pièces de stockage, probablement pour des matières premières de luxe, mais on n'y a pas retrouvé de secteur d'habitat possible, soit qu'il y ait eu un autre bâtiment dévolu à cette fonction, soit qu'il n'y en ait pas eu besoin puisque Nabada dépendait de Nagar. Un autre bâtiment similaire retrouvé plus à l'est (Eastern Palace) aurait eu, lui, quelques pièces ayant pu servir d'habitat. Construit pendant la phase 3a du palais de l'acropole, il aurait été rapidement transformé en un atelier de forgeron contrôlé par l'administration. D'autres ateliers ont été repérés ailleurs sur la ville haute. L'accès principal à l'acropole se faisait par une place pavée de briques située au sud et bordée de bâtiments dont l'un est couvert d'un enduit blanc, puis par un escalier, comparé au complexe SS de Tell Brak. Sur l'acropole, cinq bâtiments de plan similaire ont été considérés comme des temples. La pièce centrale, la plus grande mais couverte, comporte un bloc de briques crues décoré de redans, une *cella* et, curieusement, deux toilettes. Des plans de temples similaires sont attestés à Brak, Mari et la Diyala. La plupart des maisons qui ont été fouillées se situent au nord de l'acropole. Une seule, exceptionnelle par sa taille (plus de 350 m<sup>2</sup>), pourrait être un bâtiment officiel (résidence ?) avec un rôle dans l'administration locale. Toutes les autres sont petites (40 m<sup>2</sup>), n'ont pas de cour, pas d'étage et sont mitoyennes. Elles semblent avoir été construites sur des lots répartis régulièrement. Diverses transformations ont été faites au cours du temps et elles sont donc différentes dans leur dernier état. Chaque maison était autonome mais ses capacités de stockage étaient limitées. Le stockage était centralisé dans les complexes du temple A et du palais de l'acropole ainsi que dans un grand grenier fait de quatre

pièces consécutives (capacité estimée à 240 m<sup>3</sup>) mais, selon l'auteur, il aurait fallu au moins trois bâtiments de ce type pour nourrir la population estimée de la ville. Les fouilles relativement extensives alliées aux textes mis au jour ont permis de mieux connaître l'organisation interne d'une ville. Malgré son rang modeste face à Tell Brak, elle a fourni un grand nombre de bâtiments publics à caractère monumental.

- 11 Marilyn Kelly-Buccellati, enfin, avec « *Landscape and Spatial Organization. An Essay on Early Urban Settlement Pattern in Urkeš* » termine cette partie sur le III<sup>e</sup> millénaire. L'un des buts des fouilles sur ce site a été de comprendre son extension et son organisation (en particulier les liens entre la ville haute et la ville basse), sa nature et la raison de son emplacement. Les premières recherches de l'auteur et son équipe remontent à 1983. Une zone centrale presque vide de tessons, entourée par un mur avait été observée sur la butte principale où l'occupation remontait au IV<sup>e</sup> millénaire mais semblait surtout importante entre le milieu (période Ninivite V) et la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Des sondages ont montré que le site fut aussi occupé au cours de la période Halaf. La zone est particulièrement propice en raison de la présence d'un oued à proximité et d'une quantité largement suffisante de pluie pour une agriculture sèche (plus de 400 mm par an). De plus, le site est proche de la Passe de Mardin, importante pour tous les échanges de matières premières. La zone montagneuse aurait été peuplée par des Hourrites, tout comme Mozan/Urkeš. L'importance de cet horizon montagneux au nord du site se traduirait par le cycle mythologique de Kumarbi, dieu hourrite de la montagne dont le siège était à Urkeš. La forme actuelle du site ne serait pas due à l'accumulation hasardeuse d'occupations, ni à la topographie naturelle, mais à une tentative délibérée de faire écho aux montagnes juste au nord. Cette partie centrale du site serait donc un centre sacré dès l'origine, peut-être dès le Chalcolithique (LC3 voire LC2), autour duquel la butte principale aurait grandi. Le mur intérieur, construit au Dynastique archaïque III, l'aurait délimité mais, tout au long de son existence, le cœur du site était une terrasse à laquelle on ne pouvait accéder que par le sud. Les fouilles de cette terrasse ont montré qu'elle s'élevait déjà de 10-20 m au-dessus de la plaine actuelle au Chalcolithique et qu'un bâtiment à redans (LC3) se trouvait sur une plateforme de briques crues, sous le temple plus tardif. Il semble aussi qu'il y ait déjà eu un escalier sous celui du DA III. Dès le Chalcolithique, donc, il y aurait eu volonté de créer un monument élevé qui servait de point de référence pour toute la région, reliant symboliquement les montagnes à la plaine et servant peut-être aussi de relais commercial. La phase majeure du site, néanmoins, date du DA III. Un vaste programme architectural, de nombreux scellements et des bols à rations témoignent d'une administration mais le palais de cette époque n'a pas été retrouvé. Le rempart, fait en briques crues, avait plus de 4 m d'épaisseur et était renforcé par un glacis et des douves sur lesquelles fut construit par la suite un bâtiment de stockage, à en juger par les scellements de porte, les grandes jarres et les nombreux pots à bec retrouvés dans ses ruines. Bien qu'aucune porte n'ait été trouvée, une sorte de tour ainsi qu'une rue conduisant au centre de la ville ont été mises au jour. La terrasse du temple fut ensuite modifiée et un mur de pierres de 3 m de haut fut édifié à sa base, tandis que l'escalier monumental en pierres était reconstruit, à côté de gradins en éventail. Deux orthostates en pierres blanches polies marquaient l'entrée. L'ensemble est asymétrique, peut-être parce qu'il existait une structure intermédiaire avec le temple lui-même, comme c'est le cas à Chuera. Au moins deux phases ont été observées, la dernière datant de la fin du DA III. Un seul temple a été retrouvé (Temple BA), sur le point le plus haut. Ses fondations sont en grosses pierres et ses murs en briques crues. Il comporte

une seule pièce enduite de plâtre dont l'entrée, à laquelle on accédait par une rampe empierrée, ne se trouve pas dans l'axe principal (*bent axis*). Une pierre de couleur sombre (1 x 1,50 m) enfoncée au centre de la pièce semble avoir servi pour des sacrifices. Au nord et à l'est du temple, des pièces, dont certaines construites en roseaux, abritaient probablement de petits ateliers de métallurgie ou de tissage qui lui étaient associés. Le temple fut détruit à la fin du DA III ou au début de la période akkadienne. Un lion en pierre a été retrouvé dans les débris. À la fin du III<sup>e</sup> millénaire, l'accès fut refait et on suppose que le bâtiment dont il ne reste quasiment rien était également un temple. La zone fut encore occupée pendant la période Khabour et jusqu'à la fin du Mitanni. Le centre de la butte principale était occupé par une place (*Plaza*) vide sur laquelle s'ouvrait le temple. Plusieurs sondages ont montré que les niveaux du DA III étaient à 3-4 m sous la surface actuelle de la place en raison d'un colluvionnement issu de tout ce qui l'entourait. La ville basse, quant à elle, était entourée par une élévation, peut-être un mur en casemate, et un fossé. Un oued la traverse dans la partie ouest. Des fouilles dans la partie est ont mis au jour une zone administrative avec de nombreux scellements de portes et des tessons de la période du DA III.

- 12 Hirotohi Numoto, Daisuke Shibata et Shigeo Yamada abordent le II<sup>e</sup> millénaire avec « Excavations at Tell Taban. Continuity and Transition in Local Traditions at Tābatum/Tābetu during the 2nd Millennium BC ». Le site se trouve sur la rive gauche du moyen Khabour, dans une zone de fouilles de sauvetage en raison de la construction d'un barrage, mais il a échappé à une disparition totale sous les eaux et a pu continuer à être fouillé jusqu'en 2010. Les premières fouilles de sauvetage avaient montré une occupation allant du milieu de la période d'Uruk (LC3) à la période hellénistique. Elles avaient aussi mis au jour 71 inscriptions datées de la période médio-assyrienne (XII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. av. n. è.) ce qui avait permis d'identifier le site avec certitude avec Tābetu, comme cela était supposé depuis longtemps. D'après ces inscriptions, S. Maul avait déduit que le site était, alors, la résidence d'une dynastie locale de rois qui se disaient « rois du Pays de Mari » et affichaient une semi-indépendance tout en admettant la suzeraineté des rois assyriens. Les dernières années de fouilles ont mis au jour certaines parties d'un ensemble palatial, les vestiges d'un système défensif et une tombe souterraine médio-assyrienne. Un grand nombre de textes cunéiformes d'époques médio-assyrienne et paléo-babylonienne ont aussi été découverts. Les premiers sont datés entre le milieu du XIII<sup>e</sup> s. et le début du XII<sup>e</sup> s.; ils précisent les relations entre ce royaume et l'état assyrien et montrent sa structure administrative interne. Des inscriptions commémoratives donnent une liste des « rois du Pays de Mari » et leur généalogie entre la fin du XIV<sup>e</sup> s. et la première moitié du XI<sup>e</sup> s. av. n. è. La tombe souterraine est celle d'un membre de la famille royale, datée du milieu du XII<sup>e</sup> s. par une inscription sur une de ses briques. Les vingt-six tablettes paléo-babyloniennes mises au jour mentionnent la ville de Tābatum connue par les textes de Mari et de Chagar Bazar et se réfèrent au roi de Terqa qui régnait sur la terre de Hana dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s. Les niveaux fouillés du II<sup>e</sup> millénaire montrent une occupation ininterrompue depuis la période paléo-babylonienne, subdivisée en trois phases, jusqu'à la période médio-/néo-assyrienne. Toutefois, ces occupations ne se superposent pas et varient selon les chantiers. Les auteurs présentent les différents assemblages céramiques par périodes, subdivisées éventuellement en phases, et par types principaux. La présence de tablettes permet de préciser les dates de certaines phases. Ainsi, selon eux, les phases 1 et 2 de la période paléo-babylonienne sont à dater entre la fin de la Dynastie

d'Ur III et la fin du règne d'Hammurabi dans la mesure où la phase 3 est bien datée par les tablettes de la fin du XVIII<sup>e</sup> s. La période qui suit, subdivisée en deux phases, est datée avec moins de certitude car on ne sait pas s'il y eut un hiatus entre elle et la période précédente. Une tablette trouvée hors contexte mentionne un roi de Hana que l'on peut dater du XV<sup>e</sup> s. et les auteurs supposent qu'elle provient de la phase 2 de la période post-paléobabylonienne. La période mitannienne est également subdivisée en deux phases, elles aussi datées indirectement par le biais d'inscriptions. La période médio-assyrienne comporte aussi deux phases, bien datées par les nombreux textes mis au jour, la première entre le milieu du XIII<sup>e</sup> et la première moitié du XII<sup>e</sup> s., la seconde de la fin du XII<sup>e</sup> et début du XI<sup>e</sup> s. La ville fut alors incendiée, peut-être à la fin du règne de Tiglath-Pileser I<sup>er</sup>. Le niveau qui suit est attribué sans précision à une phase médio-/néo-assyrienne. L'étude de la poterie tout au long de ces siècles montre une évolution progressive sans changement abrupt, ce que les textes confirment puisqu'ils témoignent de la poursuite des traditions locales. On voit en effet que la dynastie locale refusa d'appliquer le nouveau calendrier assyrien et que les noms des mois sont toujours ceux connus dans les textes de Mari. De même, on continua d'y vénérer le dieu Addu de Mahanum depuis la période paléobabylonienne jusqu'au début de la période médio-assyrienne. Enfin, elles montrent que les noms des rois médio-assyriens des anciennes générations sont hourrites et que seuls les derniers furent assyrianisés.

- 13 Les découvertes récentes sur le II<sup>e</sup> millénaire se poursuivent avec « Tell al-Hamidiyah/ Ta'idu? Residenzstadt des Mitanni-Reiches », d'Oskar Kaelin. Les fouilles sur ce site ont commencé en 1984 sous la direction de M. Wäfler. L'auteur est devenu co-directeur depuis 2008. Le tell est situé au cœur du triangle du Khabour, le long du Djagh-Djagh, à la croisée des routes nord-sud et est-ouest. C'est dans cette région que se trouvait le Royaume de Mitanni qui la contrôla entre le XVII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> s. avant d'être supplanté par les Assyriens au XIII<sup>e</sup> s. av. n. è. Toutefois, les informations que l'on en a proviennent surtout de ses adversaires, c'est-à-dire des archives de Amarna, Hattusha, Ugarit, Nuzi ou Qatna et il était donc nécessaire de trouver des archives directes. Deux noms de capitales sont connus, Waššukanni et Ta'idu, mais leur position n'est pas assurée, et seule la dernière avait le rang de ville royale, comme le prouve une inscription de Adad-nīrārī I<sup>er</sup> qui mentionne la prise de son butin rapporté à Aššur. Ta'idu conserva une certaine importance par la suite puisqu'elle fut la résidence du gouverneur pendant la période médio-assyrienne puis une ville de culte pendant la période néo-assyrienne. L'identification de Ta'idu avec Tell al-Hamidiyah repose sur quelques textes. On sait, ainsi, que la ville de Kahat a été identifiée à Tell Barri, que Ta'idu est proche de Nilibšinnu et que cette dernière est proche de Kahat, ce qui fait que les deux villes sont voisines. Enfin, on sait que la distance entre Makrisi (que l'on estime se trouver sous la ville actuelle de Hasseke) et Ta'idu est de 54 km. Tout ceci concourt à pointer Tell Hamidiyah comme étant Ta'idu. De plus, une prospection faite sur le site avant le début des fouilles a confirmé son importance à la fin de l'âge du Bronze. Après vingt-sept saisons de fouilles, cette identification est presque assurée. La ville s'étend sur 245 ha et est entourée par un mur et un fossé. Elle se divise en deux parties inégales. La terrasse de la résidence palatiale (terrasse I) s'élève à 5,50 m au-dessus de la ville, et trois autres terrasses successives s'y élèvent, dominées par un bâtiment. Des études géophysiques faites en 2010 ont révélé la présence du mur de soutènement de la terrasse I, lequel avait plus de 200 m de long et 20 m de large. Les dernières recherches se sont consacrées à la phase la plus ancienne du Palais central qui date de la période du Mitanni. Le bâtiment est considéré comme un palais en raison de la taille de sa pièce

centrale, de sa cour et des terrasses qui le mettent en valeur, mais aussi grâce à des inscriptions médio- et néo-assyriennes qui prouvent l'existence d'un palais. Son accès était impressionnant et se faisait par trois grands escaliers. Sur la terrasse III, des pièces étaient dévolues à des prêtres, tandis que le palais se trouvait sur la terrasse la plus haute. Ce type de construction s'inspire des ziggurat babyloniennes tout en adoptant la monumentalité des Égyptiens. On estime le temps de travail pour le construire à 1 100 à 1 200 ouvriers pendant 10 ans ou son coût à une tonne d'argent. En raison de l'érosion latérale, seules ont été conservées les structures internes du Palais. Il fut utilisé encore longtemps après la conquête assyrienne, au moins jusqu'à Salmaneser III, et fut même agrandi. Il fut ensuite détruit par un incendie. Des reconstructions, destructions et restaurations pendant une centaine d'années depuis la conquête de Adad-nīrārī I<sup>er</sup>, puis les intrusions hellénistiques, celles du Mandat français ainsi que l'érosion naturelle font que la restitution de ce palais est difficile. Un autre palais se trouve au sud-ouest et on considèrerait auparavant qu'il était composé de deux bâtiments différents, l'un plus ancien que l'autre, mais on sait désormais qu'ils font partie du même ensemble. En 2007, dix-sept documents économiques et une centaine de scellements de portes très fragmentaires y ont été mis au jour. Les textes en hourrite et akkadien mentionnent des rations de bière accordées à des hommes venant d'Égypte, d'Ougarit, d'Arrapha et d'Alašia, partenaires internationaux importants du royaume de Mitanni, donnant ainsi de sérieux arguments pour interpréter le site comme la capitale du royaume de Mitanni. Un bâtiment, à l'est du site, pourrait être le temple dédié à Kumarbi, Naparbi et Samanuha encore connu à l'époque néo-assyrienne, mais il est malheureusement partiellement recouvert par le village moderne. Des fouilles y ont commencé en 2011. Bien qu'on manque toujours d'une inscription qui prouverait clairement que Tell al-Hamidiyah est bien l'ancienne Ta'idu, tant les vestiges d'une architecture monumentale que le contenu indirect des textes montrant l'existence d'une administration centrale importante vont dans ce sens et incitent à poursuivre les recherches. Toutefois, le fait que les quelques textes retrouvés proviennent tous de l'extérieur de bâtiments en ruines ne laisse guère d'espoir de retrouver intacts les archives du Royaume de Mitanni, d'autant que l'on sait que les dirigeants assyriens emportaient leurs butins à Aššur.

- 14 Avec « Tell Barri. Recherches 2006-2010 », par Raffaella Pierobon-Benoit, on poursuit sur ces mêmes périodes même si le site en recèle beaucoup d'autres. Le site (H. 32 m, 34 ha) se trouve sur le Djaghdjagh, l'ancien Mygdonios qui aurait été navigable à l'époque médiévale. Il a été occupé continuellement au moins depuis le IV<sup>e</sup> millénaire jusqu'au XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. de n.è. La découverte d'une inscription en 1960 a permis de l'identifier avec la ville de Kahat où s'élevait un temple important à l'époque mitannienne. Les fouilles ont débuté en 1980 sous la direction de P. E. Pecorella, puis de l'auteur à partir de 2006. La ville basse n'aurait été occupée densément qu'à partir de la fin du I<sup>er</sup> millénaire. Après avoir brièvement présenté les résultats majeurs obtenus par son prédécesseur, l'auteur présente les siens, à partir du Chalcolithique. À l'ouest, un ensemble de petites maisons modestes avec cours le long d'une ruelle, associées à du matériel céramique Ninivite 5 et une empreinte de sceau dans le style du Piémont attestent une occupation au cours des périodes EJO à II. Des tessons trouvés dans une fosse remontent au Chalcolithique mais la fouille n'a pas pu être continuée. Il n'y a pas eu de fouilles nouvelles sur les niveaux datés de la période akkadienne et de la transition avec le Bronze moyen mis au jour par P. E. Pecorella mais l'étude du matériel montrerait l'absence d'une rupture brutale à la fin du III<sup>e</sup> millénaire. À partir du début

du Bronze moyen, d'importants travaux de terrassement aurait été faits sur le bas de la pente sud permettant l'installation d'un habitat pendant toute la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire. Ces maisons sont les mêmes que celles qui avaient déjà été mises au jour plus à l'est mais la céramique présente quelques traits distinctifs. Au nord, un autre ensemble de maisons de construction soignée de la période Khabour a été fouillé, remplacé au début de l'époque mitannienne par un habitat plus modeste (maisons à une ou deux pièces), comme ailleurs sur le site. Pour la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire, l'étendue des fouilles permet de mieux rendre compte de l'occupation du site. Au nord, à partir de la fin de la période mitannienne, on observe un nouvel essor : les maisons comportent plusieurs pièces, chacune avec une fonction précise, et les activités artisanales sont bien représentées. Avec la période médio-assyrienne, ce quartier connaît des transformations partielles mais aussi une continuité certaine. En revanche, un terrassement majeur eut lieu à l'époque néo-assyrienne en raison de la construction d'un bâtiment important à enduit peint (palais ?) et détruisit tout ce qui précédait. À cette même époque, on assiste à une transformation du plan de l'habitat sur le flanc sud. Le palais néo-assyrien (et néo-babylonien ?) fut à son tour nivelé à la période suivante (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. n. è.), laquelle est attestée surtout par des trouvailles isolées et hors contexte mais néanmoins fort intéressantes car elles montrent une circulation entre Athènes et la Perse achéménide. La découverte de quelques tombes et d'une maison avec un tronçon de canalisation montre que l'occupation à cette époque ne devait pas être négligeable. Les pesons pyramidaux bien connus à l'ouest sont alors adoptés sur le site. En dépit de la rareté des documents épigraphiques, les fouilles, menées dans des conditions difficiles en raison de la forte pente du tell, ont néanmoins réussi à identifier les différentes occupations du site. Les projets pour les années à venir visaient à poursuivre les investigations sur le IV<sup>e</sup> millénaire et les phases de transition ainsi que, pour chaque période, l'organisation spatiale.

- 15 Dominik Bonatz, avec « Tell Fekheriye. Renewed Excavations at the 'Head of the Spring' », termine la partie sur le II<sup>e</sup> millénaire av. n. è. L'auteur rappelle que le site se trouve en bordure de la ville moderne de Ras al-Ain, au centre d'un réseau karstique qui constitue les sources du Khabour, dans une zone recevant une moyenne de pluie de 400 mm et donc propice à l'agriculture sèche. Le roi Adad-nīrārī II (911-891 BC), au cours de sa 5<sup>e</sup> campagne dans le Hanigalbat, aurait reçu un tribut à Sikāni, à la tête de la source du Khabour. Dès 1927, Max von Oppenheim pensait que le site devait être Waššukanni, l'une des capitales du Royaume de Mitanni, pendant que D. Opitz recueillait toutes les preuves philologiques à cette fin. Le baron faisait aussi établir une carte topographique du site mais il n'y fouilla jamais car son permis de fouilles fut abrogé à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale et accordé à l'Oriental Institute de Chicago et au Musée des Beaux-Arts de Boston. Les fouilles sous la direction de C. McEwan commencèrent dès 1940 mais furent de courte durée car Oppenheim fit intervenir le régime de Vichy et les autorités du Mandat français. Une publication des travaux américains a néanmoins paru, malgré une documentation incomplète et partiellement perdue et le fait que ses auteurs n'étaient pas les fouilleurs. Elle montrait l'importance des niveaux datés des périodes médio- et néo-assyrienne, puis de l'époque romano-byzantine. Les auteurs montraient que le site correspondait à la ville de Rhesaina, devenue Theodosiopolis à partir de 383. Elle avait deux remparts, plusieurs bâtiments militaires et occupait une surface de 90 ha. Pour l'époque néo-assyrienne, un bâtiment monumental ou palais était apparu dans l'un des sondages. Douze tablettes cunéiformes avaient été trouvées sur les sols d'une maison et dataient des règnes de



Salmaneser I<sup>er</sup> et Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> s.). Ces découvertes semblaient confirmer l'identification du site avec Sikāni, un toponyme qui aurait dérivé de Waššukanni, mais aucune preuve d'une occupation importante à la période mitannienne n'avait été décelée car ces niveaux n'avaient pas été atteints. Deux campagnes de fouilles furent menées en 1955-1956 par A. Moortgart dans ce but et mirent au jour du matériel des périodes Khabour et mitannienne mais, découragé par les mauvaises conditions de fouilles, celui-ci préféra aller à Chuera. En 1979, la découverte fortuite d'une statue d'un roi araméen de Gūzāna, vassal de l'empire néo-assyrien et portant une inscription bilingue, remit le site à l'honneur car elle était dédiée au temple du dieu de l'orage à Sikāni. En 1996, le buste d'une statue d'un empereur romain, probablement Septime Sévère, fut aussi fortuitement mis au jour. Ceci contribua à l'établissement d'une mission syro-allemande, laquelle mena six campagnes, d'abord sous la direction d'A. Pruss puis sous celle de l'auteur, avec A. M. Baghdo. L'objectif principal était de conduire des fouilles extensives sur l'âge du Bronze récent, la butte principale pouvant être considérée comme une citadelle de 10 à 12 ha. Un but à plus long terme était la reconstruction de la séquence d'occupation du site, malgré l'importance des vestiges datés de la période romano-byzantine qui le recouvrent. Une prospection géomagnétique a détecté un système dense de rues. La présence de Tell Halaf à proximité incitait aussi à étudier les interrelations entre les deux sites. Il semble que l'un ait été occupé lorsque l'autre ne l'était pas. L'article présente surtout les résultats des dernières campagnes, des plus anciennes aux plus récentes. Au nord, au-dessus de l'une des sources, sous le palais néo-assyrien fouillé par les Américains, Moortgart avait dégagé un mur muni de contreforts intérieurs qu'il pensait appartenir à un temple daté de la période Khabour. La reprise des fouilles a montré qu'il s'agissait d'un bâtiment néolithique, de plan rectangulaire, aux murs en pisé mais enduits et aux contreforts régulièrement espacés à l'intérieur. Il ne contenait que du matériel lithique daté du PPNB. À l'ouest, deux niveaux attribués pour la première fois à la période Mitanni ont été mis au jour. L'architecture du second niveau est de type monumental avec des murs de 4,4 m de large. Du premier niveau proviennent des tessons du début de la période mitannienne (MJ IA-IB), tandis que dans une fosse ont été trouvés de nombreux scellements de jarres et de portes portant des impressions témoignant d'une administration complexe. Des preuves de la poursuite de ces activités administratives dans le bâtiment monumental sont aussi présentes. Dans les niveaux supérieurs qui lui sont associés, du matériel médio-assyrien mélangé à du mitannien a été mis au jour, témoignant peut-être d'une transition pacifique d'une période à l'autre. Puis le bâtiment fut comblé afin de créer une plateforme pour une nouvelle construction d'époque médio-assyrienne. Dans ce comblement furent trouvées 48 tablettes fragmentaires confirmant l'existence d'une administration palatiale sur le site remontant à la première partie du règne de Salmaneser I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> s.), mais ne permettent pas d'identifier le site. Une reconstruction importante eut lieu à l'époque de son successeur Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (1233-1198) comme le montre la découverte de plusieurs maisons au même endroit, partiellement fouillées par les Américains qui y avaient mis au jour quelques tablettes. D'autres fragments et des impressions de sceaux ont été découverts, dont une, attribuée au grand vizir Aššur-iddin, a également été trouvée à Tell Sheikh Hamad. Or on sait que les sièges administratifs de ce dernier étaient Waššukanni et Dūr-Katlimmu d'où il contrôlait le Hanigalbat. D'autres impressions de sceaux sont comparables à celles provenant de Chuera et permettent de les attribuer à un autre administrateur de haut rang dont on sait que la résidence était à Waššukanni.

Enfin, l'une des tablettes souligne la position géostratégique au sein du royaume médio-assyrien avec le transport de chevaux et d'ânes à Aššur. Les cités de Ta' idu, Waššukanni et Nihriya y sont mentionnées. À la mort de Tukulti-Ninurta, les maisons sont abandonnées et la zone est utilisée comme cimetière (tombes en jarres ou en cistes) pendant deux ou trois siècles.

- 16 Dans « Tell Sheikh Hamad. The Assyrian-Aramaean Centre of Dūr-Katlimmu/Magdalū », Hartmut Kühne donne une excellente synthèse sur la fin du II<sup>e</sup> millénaire et l'âge du Fer. Les fouilles du site, situé sur la rive gauche du bas Khabour, ont commencé en 1978 et sont depuis 1980 sous la direction de l'auteur. Trente-deux campagnes de fouilles s'y sont succédées. Dès l'origine, la découverte d'une tablette médio-assyrienne trouvée en surface suggérait que le site pouvait être la ville de Dūr-Katlimmu. Le projet de fouilles a porté non seulement sur le site, depuis les origines à sa fin, mais aussi sur l'histoire régionale du bas Khabour et son environnement avec prospections, fouilles d'autres sites et toute une série de recherches interdisciplinaires. Un mur d'environ 4 km de long encercle deux villes basses et la citadelle, tandis que deux faubourgs se trouvent à l'extérieur. D'après la céramique, l'histoire du site commence sur la citadelle au cours de la fin de la période urukéenne et se maintient à cette taille au cours du III<sup>e</sup> millénaire. Il s'agrandit au cours de la période Khabour sur la ville basse I et couvre alors 12 ha. Ceci se poursuit pendant la période médio-assyrienne. C'est au cours du X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s. que la ville s'est surtout agrandie avec la fondation de la seconde ville basse, l'ensemble atteignant 52 ha à son maximum. Pendant le premier quart du VIII<sup>e</sup> s., le plan de la ville est entièrement refait et se maintiendra ainsi jusqu'à la fin de l'empire néo-babylonien. Au cours de la période achéménide, la ville revient à ses dimensions du II<sup>e</sup> millénaire et les conservera pendant la période romano-parthe. Elle est abandonnée au début de la période byzantine (ca 500). C'est probablement sous Adad-nīrārī I<sup>er</sup> (1295-1264) que la ville est fondée en tant que Dūr-Katlimmu. Au VII<sup>e</sup> s., le nom araméen Magdalū est ajouté à son nom assyrien. Parmi les monuments fouillés en extension, l'un des plus remarquables est, sur la citadelle, le palais médio-assyrien dans lequel furent retrouvées les archives du grand vizir Aššur-iddin qui officia au XIII<sup>e</sup> s. sous les rois Salmaneser I<sup>er</sup> et Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup>. Les impressions des sceaux personnels de ces souverains sont attestées sur certains des documents. D'après les documents, la ville était le siège du gouverneur et le centre d'un nouveau district conquis par les Assyriens, mais elle avait un statut privilégié car Aššur-iddin lui-même faisait partie d'une lignée cadette issue de Adad-nīrārī I<sup>er</sup> et portait le titre de roi du Hanigalbat. Les textes, tout comme la poterie très standardisée à l'époque, ont permis de restituer l'étendue du royaume médio-assyrien qui englobait le Balikh au XIII<sup>e</sup> s., ainsi que son économie et son administration. Dans la ville basse II, fondée à l'époque néo-assyrienne, les fouilles ont porté sur la partie nord-est du mur d'enceinte, lequel était muni de tours disposées tous les 18 m, ainsi que sur plusieurs bâtiments à proximité et sur le système d'approvisionnement en eau de la ville. Au centre, un complexe de cinq résidences néo-assyriennes a été fouillé en extension. Elles étaient destinées à l'élite en raison de leurs dimensions et des peintures murales trouvées mais n'ont livré que peu de documents épigraphiques. Les fouilles faites jusqu'au sol vierge ont montré qu'un niveau immédiatement antérieur avait existé, daté par un scellement associé au nom de Nergal-ēreš. De plus, sous la rue associée au premier niveau d'occupation des résidences, les vestiges d'un canal ont été retrouvés. Ses dimensions correspondent à celle du canal régional du Khabour qui passe à plus de 2 km à l'est de la ville et dont une branche se dirige vers elle. Les textes néo-assyriens parlent peu des canaux mais l'un

des textes médio-assyrien mentionne l'existence du fossé de la ville et il est donc possible que ce système d'adduction d'eau puisse remonter au XIII<sup>e</sup> s. av. n. è. Enfin, les vestiges des bâtiments arasés sous les résidences masquaient eux-mêmes une chambre funéraire creusée dans le rocher mais pillée, datable du IX<sup>e</sup>, voire du X<sup>e</sup> s. D'autres tombes sont contemporaines des résidences, dont certaines témoignent de la crémation du corps déposé dans une fosse sur un lit avec ses offrandes. À côté des résidences, une très grande demeure de 5 200 m<sup>2</sup>, la Maison Rouge, a été entièrement fouillée. Son plan rappelle les palais néo-assyriens. Les archives de Šulmu Šarri, un homme important à la cour du roi Assurbanipal (668-627) y ont été retrouvées mais sont antérieures à la dernière phase de la maison car quatre textes trouvés sur le sol d'une des pièces datent des années 603-600, donc sous le règne de Nebuchadnezzar II. Il semble donc que la Maison Rouge et la ville aient survécu après la fin de l'empire néo-assyrien. La ville est néanmoins abandonnée à la fin de la période achéménide et sous les Séleucides. À l'époque romano-parthe (150 av. n. è. - 250), l'ensemble de la ville basse II est utilisé comme cimetière, avant l'abandon total de la ville. Des fouilles avaient commencé sur la citadelle au-dessus du palais médio-assyrien et avaient mis au jour ce qui semble être un palais néo-assyrien, mais elles n'ont pu être continuées. Un fragment d'orthostate montrant un roi assis semble indiquer que la ville avait conservé son statut royal au IX<sup>e</sup> s. Il fut certainement modifié au VIII<sup>e</sup> s. lorsque la ville s'agrandit considérablement et devint un centre royal important tant stratégiquement qu'économiquement. Si les maisons des officiels de haut rang ont été retrouvées, ce n'est pas le cas de celles de la population ordinaire. Néanmoins, quelques indices écrits montrent que la population araméenne locale était bien intégrée et participait à l'administration avec les Assyriens au moins depuis le IX<sup>e</sup> s. Malgré son environnement aride très défavorable, la ville a réussi à se développer grâce à son canal d'irrigation et à son réseau routier.

- 17 L'article « Gōzān and Gūzāna. Anatolians, Aramaeans, and Assyrians in Tell Halaf », par Mirko Novák, termine le livre. L'auteur revient sur les niveaux de l'âge du Fer de Tell Halaf, fouillés par Oppenheim. Le nom de la ville à cette époque signifie « lieu de transit ». Aux X<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s., elle était la capitale d'une principauté araméenne (Bit-Bahiani), puis elle devint un centre provincial assyrien entre le IX<sup>e</sup> et la fin du VI<sup>e</sup> s. La ville fortifiée couvrait environ 75 ha. Elle fut encore occupée sous les empires néo-babylonien, achéménide et séleucide. L'auteur rappelle les grandes découvertes d'Oppenheim sur lesquels il reviendra car les nouvelles fouilles les ont reprises, tout en visant à préciser la chronologie, à revoir l'organisation de la ville et sa fonction, et à mettre en évidence les processus d'acculturation après la conquête assyrienne. L'absence de tessons du II<sup>e</sup> millénaire montre que le site n'était pas occupé à l'époque où Waššukani s'épanouissait. On sait par ailleurs que sous Tukulti-Ninurta I<sup>er</sup> (1233-1197), ou peu après, tous les bâtiments administratifs du Hanigalbat auraient été détruits, soit par des invasions, soit par des révoltes internes, mais que les Assyriens auraient néanmoins conservé leur mainmise sur le triangle du Khabour, en particulier à la fin du XII<sup>e</sup> s. sous Tiglath-Pileser I<sup>er</sup>. Les premières traces de réoccupation à Tell Halaf furent faites sur un remblai massif destiné à niveler l'ancien tell inoccupé depuis ca 3500 av. n. è. et correspondent à celles d'un petit village. Il pourrait s'agir de populations déportées du haut Euphrate par Tiglath-Pileser I<sup>er</sup> qui auraient été sous le contrôle de Waššukani. Puis, tandis que la population s'assyrianisait peu à peu, le nord-ouest du tell devint un cimetière. Plusieurs tombes à cistes construites en briques crues contenaient un riche inventaire et sont datables du XI<sup>e</sup> ou du début du X<sup>e</sup> s. Cet épisode

prit fin avec l'arrivée des Araméens qui s'installèrent dans les zones nord du triangle du Khabour, et fondèrent Palê/Bît-Bahiani aux sources du Khabour tandis que les Assyriens gardaient le contrôle du moyen et du bas Khabour. L'origine de ces nouveaux venus n'est toujours pas claire. Les premiers chefs de la principauté de Palê étaient Hadiānu et son fils Kapara, suivis par un chef d'une autre lignée, Bahianu. Dans la documentation assyrienne, le royaume de Gōzān n'est connu que par le terme Bît-Bahiani et jamais par celui de Palê. Après une période de déclin, l'Assyrie reprit ses conquêtes vers l'ouest à la fin du x<sup>e</sup> et au début du ix<sup>e</sup> s. et le souverain de Gōzān dut verser tribut à Adad-nīrārī II après une rencontre à Waššukani. C'est à Kapara qu'est associé le niveau de totale reconstruction de la ville, y compris par-dessus les tombes au nord-ouest, avec l'érection d'un grand palais dans le style levantin avec décor de cariatides mis au jour par Oppenheim. La ville était alors fortifiée, de même que la citadelle intérieure. On ne connaît rien de l'habitat de cette époque. Au sud de la citadelle, une zone d'inhumations pour l'élite fut établie avec ses chapelles dédiées au culte des ancêtres. Dans deux d'entre elles se trouvaient des statues monumentales de femmes assises, et sous l'une fut découverte une urne contenant les vestiges d'une crémation et quelques objets de luxe. Aucun temple n'a encore été découvert sur le site. Pourtant, une inscription sur l'un des orthostates mis au jour mentionnait celui du dieu de l'orage et a fait croire qu'il était présent sur le site. Mais on pense désormais qu'il se trouvait à Sikāni (Tell Fekheriye), pourtant alors presque totalement abandonné, grâce à une statue portant une inscription bilingue qui en provient. Elle montre que ce dieu y était vénéré et que les deux villes étaient confondues, Sikāni correspondant au terme araméen et Gōzān au terme assyrien. L'orthostate trouvé à Tell Halaf comme l'ensemble de la décoration de ce temple auraient été déplacés à Tell Halaf sans qu'on comprenne pourquoi. La ville devint vassale des Assyriens dès le début du ix<sup>e</sup> s. et l'est restée tout en jouant un rôle important puisqu'elle fut le siège d'un gouverneur jusqu'à la fin de l'empire assyrien, sauf pendant de brefs épisodes. Dès la mainmise des Assyriens, la ville connut des transformations majeures avec construction de grandes terrasses de briques crues qui ont recouvert les tombeaux précédents et sur lesquelles étaient édifiées les résidences des élites, au plan typiquement assyrien. Un grand palais fut érigé pour le gouverneur dans la partie est de la citadelle dès le ix<sup>e</sup> s. mais sa partie administrative n'a pas encore été mise au jour. La ville basse était densément peuplée alors et plusieurs bâtiments y ont été fouillés (temple, maisons de l'élite et ordinaires), montrant plusieurs phases d'occupation et donnant lieu à la découverte de scellements de portes et d'une statue inscrits. Cette dernière témoignerait de la poursuite des traditions araméennes par son style et les noms y figurant. Il semble qu'aucun changement majeur soit intervenu après la prise de contrôle néo-babylonienne, et des découvertes faites dans la dernière phase d'occupation du palais du gouverneur sont datables de la phase post-assyrienne, sans qu'on puisse établir précisément la date de son abandon (période achéménide ?). Quelques découvertes montrent que la ville était encore occupée et riche, quoique fort réduite, pendant l'époque séleucide. De nombreux objets importés trouvés dans des maisons en témoignent. Elle fut finalement abandonnée au profit de Fekheriye/Rhesaina à la fin du 1<sup>er</sup> s. av. n. è. L'auteur termine son chapitre en donnant une nouvelle périodisation détaillée du site, depuis ses origines à la période de Halaf jusqu'à la période actuelle, et les noms de tous ceux qui l'ont dirigé entre 1100 et 610 d'après les documents épigraphiques. Enfin, il vise à une chronologie régionale en suivant le modèle d'ARCANE pour l'âge du Bronze et propose

celle d'un NJZ (Néo-Jazirah) pour l'âge du Fer qui fait suite à la MJZ (Middle-Jazirah) avancée par P. Pfälzner.

- 18 Comme le montre ce résumé, le livre, centré principalement autour du Khabour, est très riche en informations archéologiques et historiques depuis le Néolithique jusqu'à la période néo-assyrienne surtout, les périodes qui suivent n'étant que brièvement ou pas du tout mentionnées. La très malheureuse situation politique actuelle de la région, son pillage et ses destructions, le rendent plus appréciable encore. Certains articles sont d'excellentes synthèses des travaux menés au cours de nombreuses années. On regrettera cependant que des fouilles importantes comme celles de Seker el-Aheimer, un site néolithique pré-céramique sur le Khabour proche de Tell Halaf, celles de Tell Aarbid, de Chagar Bazar, de Tell Mohammed Diyab ou de Hamoukar n'aient pas donné lieu à des articles et soient à peine, voire pas du tout, mentionnées. L'importance des questions environnementales est souvent abordée par les différents auteurs, soulignant ainsi la position marginale de cette région et son extrême sensibilité aux variations climatiques. Si la trame historique énoncée par les auteurs pour les périodes à textes permet de faire le lien entre certains sites et d'avoir une vision régionale, on regrette que rien n'ait été fait en ce sens pour les périodes qui précèdent, du Néolithique à la période akkadienne au moins, et que les différences régionales mises en évidence depuis longtemps dans la culture matérielle ou l'architecture entre l'ouest et l'est (au Néolithique, au III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> millénaire par ex.) ne soient jamais abordées. Les sites concernés apparaissent de ce fait seulement juxtaposés. Les chronologies utilisées varient aussi souvent d'un article à l'autre et il aurait été préférable de les harmoniser en suivant les propositions d'ARCANE. Mais les auteurs ont visiblement pris le parti de ne pas intervenir dans cette présentation, ni de la conclure.